

LE CONCEPT DE TERRORISME

Romuald Evariste BAMBARA

Université Joseph Ki-Zerbo (Burkina Faso)

E-mail : bromualdevariste@yahoo.fr

Résumé : "Terrorisme" est un mot fréquemment employé dans nos médias et par le Conseil de sécurité de l'Organisation des nations unies (ONU). Cette expression polysémique désigne de plus en plus une réalité complexe. Dans le but de ne pas céder à la dérive sémantique de notre quotidien, la réflexion qui suit, apporte des précisions sur ce terme devenu un concept. Le terrorisme est un concept hybride et changeant dont l'usage est extrêmement politique. Pour réaliser cette précision lexicologique, il est apparu utile de reconstituer un bref historique de l'usage du mot "terrorisme" en partant de la Révolution française pour aboutir au terrorisme djihadiste. Ce terrorisme djihadiste est la préoccupation effrayante du moment. Pour comprendre ce phénomène complexe et mutant, il faut chercher à établir ses causes profondes et ses manifestations multiformes et terrifiantes dans le quotidien des citoyens. Et l'analyse de quelques approches philosophiques d'un tel dispositif de terreur permet de mieux l'appréhender. Aussi, cette approche permet de montrer que de simple terme, le terrorisme est devenu un concept complexe, toujours en construction et désignant des réalités non moins complexes, n'échappant pas à un usage qui dépend des rapports de force au niveau de la communauté internationale.

Mots-clés : Jihadisme, Identitaire, Idéologie révolutionnaire, Islamisme, Terrorisme, ethno-nationaliste.

Abstract : "Terrorism" is a word frequently used in our media and by the Security Council of the United Nations (UN). This polysemous expression refers more and more to a complex reality. The following article provides details on the concept of terrorism in order to clarify its meaning as opposed to its daily use. Terrorism is a hybrid and changing concept whose use has become extremely political. In order to be able to make this lexicological precision, it turned out important to make a brief historical review of the use of the word "terrorism" starting from the French Revolution up to jihadist terrorism. This jihadist terrorism is a burning issue nowadays. To understand this complex and changing phenomenon, we must determine its root causes and its multifaceted and terrifying manifestations in the daily lives of citizens. And the analysis of some

philosophical approaches of such a terror enables to better apprehend it. In addition, this approach shows that from a simple term, terrorism has become a complex concept, still undergoing changes and designating no less complex realities, and whose use depends on the power relationships at the level of the international community.

Keywords: Jihadism, Identity, Ideological Revolutionary, Islamism, Terrorism, ethno-nationalist.

Introduction

L'actualité est marquée par l'usage réitéré du vocable équivoque et confus, vague et indifférencié de "terrorisme". Un terme de plus en plus employé et qui nécessite que l'on s'arrête pour dire ce qu'il peut enfermer comme réalité. L'usage du mot terrorisme et surtout de celui de *terrorisme international* requiert de la prudence. Car « le vocable du "terrorisme" repose sur de profondes opacités juridiques. Il sert traditionnellement depuis la contre-révolution thermidorienne¹ à *constituer* un ennemi comme un ennemi plutôt qu'à identifier un ennemi préalablement constitué », précise E. Barot (2010, p. 26). L'internationalisation du phénomène du terrorisme exige une appréhension de sa réalité ou de son contenu sémantique. Du mot on est arrivé aujourd'hui à en faire un concept au sens où il véhicule plusieurs significations, comme des réalités différentes, comporte des causes multiples et des manifestations plurielles. Il est insaisissable, instable, indécis en tant que concept. Le concept de terrorisme désigne tout usage de la violence illégitime à des fins politiques. Dans les approches classiques ou les définitions courantes du terrorisme, J. Derrida (2004, p.156) constate les aspects suivants :

La référence à un crime contre la vie humaine en violation des lois (nationales ou internationales) y implique à la fois la distinction entre civil et militaire (les victimes du terrorisme sont supposées être civiles) et une finalité politique (influencer ou changer la politique d'un pays en terrorisant sa population civile).

Le phénomène de terrorisme a évolué quant à ses cibles et n'est plus rigoureusement conforme à cette approche derridienne. J. Cilliers (2004, p.81), pour distinguer fondamentalement le terrorisme de la criminalité

¹L'expression "thermidorienne" est à mettre en rapport avec les événements du 27 juillet 1794, ou encore le jour où Robespierre fut renversé par la Convention.

organisée ou non dont l'objectif premier est le profit financier ou l'accumulation du gain financier, le définit comme

le recours illégitime à la violence contre des individus ou des biens afin de contraindre et intimider des États et des sociétés pour des revendications politiques exprimées la plupart du temps en termes sociaux, économiques ou religieux.

L'terrorisme n'est pas nouveau. Il a toujours existé dans l'histoire de l'humanité. Mais quelles sont les formes historiques de terreur que l'humanité a connues et connaît aujourd'hui ? Et quelles sont les distinctions à établir entre elles afin de mettre en évidence la spécificité de chaque forme de terreur ? Plus précisément quelle est la particularité de ce terrorisme djihadiste qui s'empare aujourd'hui du monde dont le mode opératoire vise à toucher le plus grand nombre de victimes possibles de la façon la plus spectaculaire possible ?

L'objectif de cette analyse du concept de terrorisme est de spécifier et d'établir les différentes significations ou formes de terrorisme en vue d'en saisir leurs essences. Le terrorisme est devenu une problématique contemporaine allant jusqu'à déterminer les rapports interpersonnels et les rapports entre les États. Notre souci est de déterminer les éléments qui aideront à mieux l'appréhender dans sa complexité et dans l'évolution de son acception. La phénoménologie d'une réalité complexe, comme le terrorisme, consistera d'abord, à retracer l'historique de l'usage de ce concept dans notre période contemporaine en distinguant les formes de terrorisme, ensuite, à déterminer les causes de l'émergence du terrorisme actuel, c'est-à-dire celui djihadiste et à saisir ses manifestations, et enfin à exposer les leçons d'un dialogue entre Jürgen Habermas et Jacques Derrida sur le concept de terrorisme.

1. Historique du concept de terrorisme dans la période contemporaine

C'est à la fin du XVIII^e siècle, plus précisément en 1794 que le mot *terrorisme* apparaît pour la première fois dans les dictionnaires français. Dans le contexte politique de la France de l'époque, ce mot servait aux opposants politiques à caractériser la politique de Robespierre de 1793-1794, marquée par une terreur (du latin, *terror*, de *terrēre*, signifiant effrayer) assimilée à la révolution, ou simplement par un terrorisme révolutionnaire. En effet, Robespierre suggérait au gouvernement révolutionnaire de

l'époque d'associer la terreur et la vertu, autrement dit, d'unir la terreur et la morale révolutionnaire (S. Žižek, p. 232) :

Si le ressort du gouvernement populaire dans la paix est la vertu, le ressort du gouvernement populaire en révolution est à la fois la vertu et la terreur : la vertu, sans laquelle la terreur est funeste ; la terreur, sans laquelle la vertu est impuissante. La terreur n'est autre chose que la justice prompte, sévère, inflexible ; elle est donc une émanation de la vertu ; elle est moins un principe particulier qu'une conséquence du principe général de la démocratie appliqué aux plus pressants besoins de la patrie.

Le terrorisme désignera plus tard le mode d'action de ceux qui attaquent l'État. Mais, historiquement, le terrorisme va commencer à marquer les relations internationales à la fin du XIXe siècle avec la terreur anarchiste. Pour illustrer cette violence anarchiste, nous pouvons rappeler les attentats manqués de la Bourse de Paris, le 5 mars 1886 et le 9 décembre 1893 de l'hémicycle de la chambre des députés au Palais Bourbon, siège de l'Assemblée nationale française. C'est pourquoi, on peut admettre que l'histoire politique moderne du mot "terrorisme" dérive de l'histoire de la politique française, notamment dans sa référence à la Terreur révolutionnaire française. Une terreur exercée au nom de l'État, ledit État revendiquant le monopole légal de la violence. Mais au fond, le terrorisme est une pratique propre à l'histoire de l'humanité. Pour attester une telle thèse, nous pouvons évoquer l'exemple des Croisades et les guerres de religion. Au cours de son histoire passée et récente, l'Occident a inventé le mot lui-même. Telle est la conception ou la politique que l'on a du terrorisme.

Par la suite, on verra se développer une autre forme de terrorisme qui se distingue par les attentats pratiqués par des nihilistes ou des populistes. Les disciples des anciens anarchistes comme Proudhon, Blanqui, Bakounine ont opté pour la violence. Les anarchistes veulent abolir l'État.

À la suite des anarchistes, l'exemple connu le plus illustratif des attaques de nature terroriste, est celui des *kamikazes* japonais. Soulignons que, de nos jours, le mot kamikaze est, de plus en plus délaissé au profit du terme *shinpû* qui signifie "le vent des dieux". Mais, c'est davantage le terme *tokkotai* qui est fréquemment employé pour nommer les forces spéciales d'attaque. Ces forces spéciales d'attaque sont composées de milliers de jeunes Japonais qui se sont sacrifiés durant la Seconde Guerre mondiale

pour sauvegarder l'honneur de leur nation en se transformant en pilotes-suicide. Quel que soit le mot utilisé ou qui convient le mieux aux Japonais, il faut retenir qu'à travers l'idée de constituer des bombes humaines, de pratiquer la tactique du suicide, l'armée japonaise visait à perpétrer l'horreur contre les forces alliées pendant la Seconde Guerre mondiale. Le suicide exalté, vénéré, glorifié était le seul moyen de laver le déshonneur qui s'abattait sur la nation japonaise.

De nos jours, il arrive que le terme de terrorisme soit employé pour dénoncer la domination culturelle d'une civilisation sur une autre. Dans ce contexte, c'est l'expression "terrorisme culturel" qui est employée. Etil est loisible d'observer que la suprématie d'une culture sur une autre, ou du terrorisme culturel, peut engendrer le terrorisme comme une violence multiforme. Donc, de façon spécifique, les analystes distinguent plusieurs formes de terrorisme en prenant en considération les actes de terreur posés, les effets attendus à long terme et l'objectif recherché. Ces différentes formes de terrorisme développent des stratégies diverses, et poursuivent des finalités divergentes. Mais, on observe communément ce que l'on peut appeler les trois "familles" de terrorisme dans l'histoire contemporaine et les ruptures produites dans l'histoire du terrorisme contemporain².

Dans ce que certains chercheurs occidentaux appellent les trois "familles" de terrorisme dans l'histoire contemporaine, on peut citer le terrorisme idéologique et révolutionnaire, le terrorisme ethno-nationaliste et le terrorisme identitaire. Il s'agit pour nous d'ébaucher les grands traits de ces différentes expressions ou épisodes du terrorisme contemporain.

D'abord le terrorisme idéologique et révolutionnaire se présente, sous la forme de guérilla et de mouvements révolutionnaires. Par ce terrorisme, il faut comprendre la violence engendrée par des partis communistes officiels et par certains mouvements qui luttent contre le stalinisme, comme *Action directe*. À cet exemple, il faut ajouter aussi la *Fraction armée rouge (RAF, Rote Armee Fraktion)* qui pratique la stratégie de la guérilla. Cette organisation allemande s'alliera, d'abord, en 1984 à *Action directe*, ensuite, en 1988 aux *Brigades rouges italiennes*. Dans le terrorisme

²Une distinction établie par Jenny Raflik dans son article « Les expressions du terrorisme dans l'histoire contemporaine », in *Cahiers français*, n° 395, novembre-décembre 2016, pp.8-12.

idéologique et révolutionnaire se trouvent des groupes anarchistes et anarcho-syndicalistes. La violence comme “accoucheuse” de l’histoire et de sociétés nouvelles est un principe cardinal de la gauche, théorisé, d’abord, par Marx, Engels, Lénine, ensuite, par Mao. L’abolition des anciens rapports de production, ou le passage de la classe prolétarienne à la classe dominante se fera par la violence. Au fond, ce sont les modes structurels de la reproduction de la société en classes ou de la domination du système capitaliste qui imposent ce choix de la violence. Selon D. E. Apter (1988, p.226), cette violence de gauche apparaît à un moment précis :

Quand les classes qui créent le plus de valeur dans une société en reçoivent la moindre part et que cette prise de conscience est perpétuée par une idéologie dont le fétiche est la société de consommation. La violence est donc le seul moyen de détruire cette fausse conscience et, en l’anéantissant, d’ébranler l’hégémonie de la bourgeoisie et de l’État qui se prétend au-dessus des intérêts de classe.

Mais précisons que Lénine ne s’inscrit pas dans une seule optique stratégique, il affirme que si une solution pacifique existe, alors il faut la saisir. La terreur révolutionnaire est organisée en vue d’une fin, l’instauration du Communisme, qui œuvrera à sa propre disparition. Le terrorisme révolutionnaire est soucieux d’abolir le capitalisme et d’instaurer une société véritablement démocratique. L’idée qu’une autre société est possible est le fondement même de la lutte révolutionnaire. Cette idée fonde la conviction que la révolution mène la seule guerre juste dans l’histoire. Par contre, la pratique de la guérilla vise autre chose que sa propre fin. Notons que le terrorisme de gauche estime que ses actions s’inscrivent dans le sens de l’histoire. Ce terrorisme a un ennemi irréductible, c’est l’État démocratique. Il conteste l’ordre établi et aspire à y substituer un nouvel ordre. Par exemple, des groupes comme les *Montoneros* et les *Forces armées révolutionnaires argentines* (FAR) ont voulu combiner une révolution rurale avec une guérilla urbaine. Le groupe maoïste “Sentier lumineux” a proclamé que la terreur est nécessaire dans le but de mobiliser les paysans et de paralyser l’État. L’exemple le plus illustratif est, sans conteste, la terreur du régime stalinien, qui a entrepris de déporter et de massacrer des milliers de Russes sous prétexte qu’ils étaient des “ennemis du peuple”.

Le terrorisme idéologique et révolutionnaire pratiqué par certaines organisations veut instaurer la peur, la psychose pour prouver aux citoyens la précarité de leur vie dans la société et montrer l'inefficacité de la démocratie. Pour atteindre une telle finalité, ce terrorisme a choisi de viser des cibles représentatives ou symboliques de l'ordre bourgeois capitaliste, telles que les institutions de la police et de la justice dans certains États européens, les sièges des multinationales ; de façon spécifique, il a procédé à des enlèvements et assassinats politiques. D'une manière générale, le capitalisme est la cible. Le terrorisme idéologique et révolutionnaire est remarquable par son aptitude à toujours se référer à une théorie. Il se réfère constamment à un idéal de justice et d'émancipation sociale et rêve d'un monde où prendra fin toute exploitation de l'homme par l'homme. Il s'inspire essentiellement du marxisme. À ce niveau, nous distinguons deux grands groupes : le terrorisme idéologique et révolutionnaire comprenant les néo-léninistes et les anarcho-syndicalistes. Le terrorisme néo-léniniste privilégie la théorie, le texte et les anarcho-syndicalistes le charisme du leader.

Ensuite, le terrorisme ethno-nationaliste est une forme de violence qualifiée d'aveugle au sens où c'est une population tout entière qui peut en être la cible. Dans cette logique de "guerre totale", les femmes et les enfants ne sont pas épargnés. Mais, il peut arriver que des actions de terreur visent des cibles spécifiques comme les militaires, les forces de l'ordre, en général, et les hommes de culture. La pratique de cette terreur absolue passe par des meurtres, des enlèvements, des tortures et vise à créer une nouvelle société ou à sauver une société traditionnelle en retrouvant sa morale originelle. Ce mouvement terroriste vise à restaurer la tradition. On peut citer le cas des Sikhs. Il peut aussi avoir pour finalité de provoquer un changement révolutionnaire. Ce terrorisme ethno-nationaliste défend des appartenances comme la race, l'ethnie, la langue, la nationalité, la religion, ...etc. Son action est de défendre une identité culturelle précise et cette défense devient un but politique. Il est à la quête d'un patrimoine perdu. Plusieurs mouvements peuvent être cités comme des formes de manifestation de ce terrorisme : les séparatistes de l'*Armée républicaine irlandaise* (IRA) qui combattent pour l'indépendance irlandaise, l'ETA (*Euskadi Ta Askatasuna-Pays basque et liberté*), organisation basque, en Espagne, qui luttent pour

l'indépendance ou l'obtention d'un État propre, les *Tigres tamoul* au Sri Lanka qui revendiquent l'indépendance pour les régions à majorité tamoule. Ces organisations peuvent être terroristes tout en ayant une vitrine politique ou une façade politique. Certains mouvements sont en lutte les uns contre les autres : par exemple, les hindouistes et les musulmans en Inde, le conflit entre chiïtes et sunnites, le conflit israélo-arabe, etc. Les fanatiques extrémistes du *Hezbollah* (le Parti de Dieu) et toutes les organisations qui mènent le *djihad* islamique constituent le point culminant de ce terrorisme. Cette forme de terrorisme est perçue comme une révolution des saints. En somme, le terrorisme ethno-nationaliste est souvent le fait de nationalistes, de révolutionnaires, d'indépendantistes, ...etc., défendant une langue, un sol, une ethnie, une religion (catholiques, protestants, musulmans, juifs, hindouistes, bouddhistes, ...) et une race. On peut aussi faire référence aux organisations qui ont utilisé la violence pour obtenir la décolonisation de leur pays, telles que l'Union nationale pour l'indépendance totale de l'Angola (Unita) en Angola, la Résistance nationale mozambicaine (Renamo) au Mozambique, etc. Le terrorisme ethno-nationaliste peut être politiquement d'inspiration de droite ou de gauche, religieuse, voire une combinaison de plusieurs influences.

Enfin, le terrorisme identitaire a été théorisé et justifié par la droite. La droite considère la violence, la terreur et la guerre comme des processus innovateurs, des faits libérateurs et créateurs. La violence transforme les réalités : elle joue le rôle de purificateur, de transfigurateur afin d'établir un ordre qui va transformer la société en une communauté organique. Cette violence ouvre l'accès à un monde de pureté, des valeurs telles que le christianisme, la vertu, la race et le sang. Ce terrorisme de droite peut-être ethno-nationaliste, ou identitaire. L'exemple est ici le *Ku Klux Klan* (K.K.K.) aux États-Unis, mouvement né en 1865 revendique une Amérique blanche et proclame la supériorité de la race blanche, les *Black Panthers Party* (B.P.P.), s'opposant au K.K.K. en défendant les Noirs et en affirmant leur supériorité sur les Blancs. On peut évoquer aussi le cas des mouvements idéologiques comme le néonazisme, le néofascisme et les nationalistes irlandais, israéliens, basques et algériens. Le terrorisme de l'extrême droite se caractérise par des actes violents, des crimes considérés comme "gratuits".

Soulignons que les distinctions établies entre les différentes formes de terrorismes ne sont pas mécaniques et rigides. Les filiations ou les appartenances idéologiques peuvent évoluer dans le temps et même se combiner.

Des ruptures interviendront dans l'histoire du terrorisme contemporain. La première rupture se constate dans le terrorisme présent, en Europe, à travers la lutte contre l'*Organisation du traité de l'Atlantique Nord* (OTAN). Il faut empêcher tout État européen d'accepter l'hégémonie américaine à travers l'OTAN. À ces "enjeux internationaux" de l'époque, il faut ajouter l'existence des préoccupations nationales qui incitaient à cette forme de violence accrue, telles que l'augmentation du chômage, le déclin du syndicalisme et la marginalisation du travail industriel. Cette violence se manifestait par des attentats. Historiquement, l'exemple de l'*Organisation de Libération de la Palestine* (O.L.P) peut être mentionné : les défaites militaires successives de la Palestine face à Israël, poussent l'OLP à adopter le terrorisme afin d'exporter sa lutte et de se faire connaître au niveau international. Les diverses actions terroristes parviennent à faire connaître la cause palestinienne et à attirer la sympathie du monde. Le nationalisme palestinien suscite ainsi un mouvement de ralliement à travers le monde. Israël, ennemi de la Palestine, devient l'ennemi de tous les Arabes et de tous ceux qui se sentent envahis, dépossédés, aliénés sur leurs propres terres.

La deuxième rupture est marquée par l'apparition du terrorisme fondamentaliste islamique qui fait l'actualité. C'est le terrorisme pratiqué par des mouvements islamiques au cours des années 1990, comme le *Front Moro de la libération islamique aux Philippines*, le *Groupe islamique armé* (GIA), le *Groupe salafiste pour la prédication et le combat* (GSPC) d'Assan Hattab, les *Chebabs somaliens*, les *Frères musulmans*, et plus récemment par *Al-Qaida* (mouvement né en 1987), *Daech* ou *l'État islamique* (en abrégé EI, mouvement créé en 2010), *Bokoharam* ... Il tire ses origines, d'abord, de la guerre des Afghans contre l'expansionnisme des soviétiques (l'ennemi athée) en Asie centrale et plus particulièrement en Afghanistan. Pour rappel, l'URSS a envahi l'Afghanistan le 24 décembre 1979. Et c'est lors de cette guerre que les Afghans appartenant au courant *salafiste* et *wahhabite*, entre autres, les *Frères musulmans* (*al-Ikhwânal-Muslimûn*), ont proclamé le *Jihad* contre les Soviétiques entre 1980 et 1989. Cette guerre voit

l'implication des *moudjahidines* (les combattants du djihad) étrangers avec à leur tête Oussama Ben Laden. Elle a rassemblé des musulmans du monde entier sous la bannière de l'Arabie Saoudite. Cette guerre des Afghans contre les soviétiques, soutenue par les États-Unis et son alliée l'Arabie Saoudite, s'est muée après l'effondrement de l'Union soviétique en une croisade anti-américaine³, c'est-à-dire le "Grand satan". La guerre contre le "Grand satan" a mobilisé tous les anciens combattants islamiques, anciens alliés des États-Unis et tous les mouvements les plus radicaux du monde musulman, tels que les opposants au pouvoir de Hosni Moubarak. Ce terrorisme salafiste ou djihadiste va alors s'intéresser à la libération de la Palestine en déclarant une lutte anti-Israël (l'ennemi juif) et contre les pays considérés justement comme les alliés les plus proches des États-Unis et d'Israël. À partir de ces faits historiques, le terrorisme va connaître un nouvel épisode avec l'intervention américaine en Irak en 2003 qui déstabilise tout le Moyen-Orient et ravive les tensions voire les conflits entre les minorités ethniques et religieuses (sunnites, chiïtes, khârijisme). De nos jours, la plupart des mouvements terroristes sont dirigés, en partie, par d'anciens combattants issus de la guerre en Afghanistan. Par exemple, Ayman al-Zhawahiri, principal idéologue d'Oussama Ben Laden et héritier du djihad prôné par l'égyptien Sayyid Qutb, lui a succédé à la tête d'Al-Qaïda. C'est un homme du jihad afghan des années 1980. Gouri Abdelmalek alias Khaled Abou Souleimane, vétéran du djihad en Afghanistan, dirige, en Algérie, le groupe « les soldats du califat »⁴ (*Jund al khilafa*) qui a déclaré son allégeance à Abou Bakr al-Baghdadi, le chef de l'État islamique qui s'est autoproclamé calife à Mossoul le 29 juin 2014. Deux grandes formations rivales s'organisent pour véhiculer cette idéologie mortifère : Al-Qaïda auquel s'est affilié l'État islamique en Irak et au Levant (EIIL), réseau terroriste ayant à sa tête Ayman al-Zhawahiri, et l'État islamique (EI) ou

³Après la défaite de l'URSS, toutes les forces, armées et formées par les États Unis à travers la CIA, c'est-à-dire les anciens combattants islamiques à la fin de la guerre contre les soviétiques, se sont sentis isolés et trahis par les États-Unis. Ils se sont regroupés au sein de plusieurs organisations. Outre cela, notons que la présence des bases américaines sur la terre sacrée de l'Arabie Saoudite offusquait le saoudien Oussama Ben Laden. De libérateurs de l'Afghanistan, ces combattants sont devenus des terroristes avec des cibles particulières : les États-Unis et Israël.

⁴ C'est ce groupe islamiste algérien qui a décapité le randonneur français de 55 ans, Hervé Pierre Gourdel, le 21 septembre 2014.

Daesch dirigé par Abou Bakr al-Baghdadi, profondément anti-chiite et qui se déploie au Moyen-Orient, au Maghreb en Afrique, en Asie et en Europe.

De façon générale, on va assister à un début de radicalisation de l'islam et à l'émergence d'un terrorisme islamique : côté chiite et sunnite. Le sunnisme pratiqué en Arabie saoudite a favorisé l'essor du wahhabisme. Les analystes parlent, de plus en plus, de l'émergence d'un fondamentalisme religieux ou d'un islamisme militant fondamentaliste. Par fondamentalisme, il faut entendre cette obstination à imposer à un individu ou à un groupe de personnes des convictions, des croyances, des raisons que celui-ci ne partage pas. Ce fondamentalisme religieux va instituer un terrorisme islamique mondialisé ou globalisé. Des organisations comme Al-Qaïda mènent ainsi un terrorisme global ou un djihad déterritorialisé, c'est-à-dire sans territoire précis, donc, valable n'importe où et n'importe quand tandis que Daech ou l'État islamique⁵ œuvre pour un djihad territorialisé, c'est-à-dire ancré dans un espace délimité, un territoire déterminé, comme c'est le cas en Syrie et en Irak. À partir de ces deux pays, Daech vise l'établissement d'un califat ou d'un État islamique : il faut établir dans le monde entier le règne de l'islam et instaurer *une législation conforme à la loi islamique*, c'est-à-dire la *shari'a*, partout dans le monde. Cet État islamique sunnite est déterminé combattre les chiites et les autres minorités religieuses en Irak comme les Yézidis et les Shabaks, et à embrasser le monde entier, à faire régner l'apocalypse avant la descente du *Mahdi*, c'est-à-dire du Messie sur Terre. Le "jihad global", en se servant de la terreur absolue, fait de l'exercice de la violence, non pas un simple moyen, mais le but final. Ces opérations de terreur peuvent être l'œuvre d'un groupe. Mais, de plus en plus, Al-Qaïda et Daech, pour une question d'efficacité, planifient des opérations exécutées par un terroriste. C'est leur fameux "bataillon" de "loups solitaires", présent dans les grandes villes du monde, qui agit sans être détectée. Le mode opératoire est constamment varié. Les opérations ne sont pas seulement portées sur des cibles humaines. Elles visent aussi des artefacts antiques, comme les icônes chrétiennes, et des destructions de

⁵ L'État islamique est devenu une organisation islamique violente transnationale échappant aux contrôles des États qui le finançaient comme le Qatar et l'Arabie saoudite qui, désormais craignent pour leurs sécurités intérieures et leurs intérêts. Cette crainte permet de comprendre pourquoi le Qatar abrite la plus grande base militaire américaine sur son sol.

statues comme celles de Boudha. J. Rogozinski (2017, p. 43), analysant le phénomène du terrorisme, fait le constat suivant :

En fin de compte, tous les peuples du monde peuvent devenir la cible de la terreur, s'ils s'obstinent à résister à l'expansion conquérante du nouvel empire. Cette perspective se profile dans le manifeste d'un (...) théoricien du djihad. Dans la *Gestion de la barbarie*, où Abou-Bakr Naji expose ce qui allait devenir la stratégie de Daech, il commande de "brûler les maisons et les pays des mécréants". Si ceux-ci ne comprennent pas la leçon et ne se soumettent pas, "ils seront anéantis et Dieu délivrera la Terre de leur présence"...

Au vu des différentes analyses du phénomène de terrorisme, nous pouvons conclure en observant que celui-ci se distingue de la guerre sous toutes ses formes. Il ne s'agit pas d'une guerre de partisans. La guerre de partisans se pratique avec des soldats bien identifiés, à la différence du terrorisme qui se pratique dans la clandestinité en commettant des actions violentes visant à produire un effet psychologique. Le terrorisme est aussi à distinguer de la guerre civile, qui oppose généralement deux armées, sinon deux entités ennemies. Mais, il est possible d'associer le terrorisme à la guerre. Par exemple, Daech ou l'État islamique pratique simultanément ou successivement le terrorisme et la guerre, tout cela sous l'appellation de *jihad*. En Irak et en Syrie, cette organisation pratiquait la guerre en vue d'instaurer un État musulman. Elle anime des mouvements ou des groupuscules terroristes dans le Sahel, envoie des émissaires exécuter différentes actions violentes ou attentats-suicides à travers le monde : porter des ceintures explosives, utiliser des couteaux comme armes, transformer l'engrais en explosif, foncer sur des passants avec des véhicules béliers,... etc. En effet, selon J. Rogozinski (2017, p. 13) :

Ce qui, dès sa création, a distingué Daech des autres organisations djihadistes est son implacable cruauté. Plus exactement, c'est l'exhibition médiatique de cette cruauté : on ne compte plus les supplices, les égorgements, les décapitations qu'il a soigneusement mis en scène pour les diffuser sur Internet.

Quelles sont les motivations profondes du terrorisme ? Qu'est-ce qui peut expliquer cette volonté meurtrière qui s'empare de chaque terroriste ? Pour J. Rogozinski (2017, p. 9),

il est toujours difficile de repérer les “causes” de la haine. Si elle peut surgir sans raison, elle ne saurait cependant se déchaîner sans se donner à elle-même des raisons, des motifs de haïr ce qu'elle hait.

2. Les causes et les manifestations de l'émergence du terrorisme djihadiste

Les causes du terrorisme djihadiste sont multiples. En d'autres termes, l'origine du terrorisme s'explique par plusieurs facteurs. L'exposé sur les différentes formes de terrorisme avait déjà énuméré quelques causes et manifestations en tenant compte de la forme de terreur exercée. La présente analyse s'emploie à dégager les causes du terrorisme inspiré par l'islamisme politique.

Le principe est connu, on ne devient pas terroriste de manière spontanée. Le passage à l'acte est sous-tendu par une phase de maturation radicale. Toutes les formes de terrorisme dérivent des frustrations diverses causées par la marginalisation, la discrimination, la dépossession, le déplacement, le sentiment de “déracinement” ou de désolation... La matrice victimaire est le point de départ de la construction d'une identité radicale, par conséquent, de la maturation radicale. Et la haine de la démocratie occidentale est la raison la plus évoquée par les terroristes. Le terrorisme est justifié par ses auteurs comme constitué d'actions de riposte à des pratiques terroristes de l'État à leurs égards : « Tous les terrorismes du monde prétendent répliquer, pour se défendre, à un terrorisme d'État antérieur qui, ne disant pas son nom, se couvre de toutes sortes de justifications, plus ou moins, crédibles. » (J. Derrida, 2004, p.156)

Pour saisir les causes profondes qui motivent le passage à cette extrême violence, on peut l'analyser en prenant en compte certains arguments développés par les approches psychologique, sociologique, philosophique et idéologique.

Sur le plan psychologique, le terrorisme est le résultat de pathologies psychiatriques individuelles ou d'une forme de déviance sociale. La psychologie utilise la notion de “dissociation” pour décrire cette forme de dépersonnalisation qui s'empare du terroriste. Et les terroristes sont souvent assimilés à des fous. La violence extériorisée est une forme de compensation de toutes les frustrations subies : un contexte familial perturbé, un tabou de l'amour-propre, une phobie de la castration, des

blocages issus du contact avec l'autre sexe (une sexualité problématique), ...etc. On peut donc dire que la solitude ou le repli sur soi, la difficulté de communiquer avec les autres dans une société fermée, l'emprise sectaire, les problèmes de sexualité sont des motifs d'engagement dans le terrorisme. Par les actes violents, le terroriste se construit une image de rédempteur et de défenseur de la moralité publique. Englué dans cette pathologie, il est convaincu de la primauté de son Moi idéal. Ce Moi idéal le place au-dessus des lois, de l'ordre social ou des normes démocratiques et l'incite à rejeter toute forme d'autorité. Cette prétention égocentrique ou narcissique le conduit, selon D. Szepielak (2018, p.64), à présenter « SA » vérité comme étant « LA » vérité et à prôner « LE » changement par ses actions de terreur ou par ses "stratégies d'effraction". En effet, pour lui, « le terme "effraction" est important à souligner car il traduit la violence produite tant sur les individus que sur la société. En psychologie, l'effraction est associée au traumatisme car elle décrit une situation suffisamment violente ou harcelante pour produire une perte d'équilibre psychologique et social chez l'individu affecté » (Ibid.). Ainsi, ce Moi idéal s'enferme dans son égoïsme ou son ipséité et s'éloigne de toute forme d'altérité : c'est la naissance du fanatisme ou le processus de structuration d'une personnalité psychorigide.

Au plan sociologique ou politique, le terrorisme est une mise en accusation de la société, une conséquence d'erreurs politiques, un rejet de la société libérale. Ce rejet de la société libérale dans ce monde globalisé est aussi justifié par des discriminations à l'école, à l'emploi, etc. La solidarité familiale ou les liens autour des valeurs liées à la tribu, la culture, la langue, la religion, la politique et la nation, peuvent conduire un individu à devenir une machine à tuer. En d'autres termes, l'appartenance à une catégorie spécifique peut justifier l'usage des actes de terreur, dans le but de défendre cette catégorie, c'est-à-dire son identité collective. Mais, c'est surtout l'adhésion à des "valeurs sacrées", c'est-à-dire religieuses, qui peut expliquer la détermination d'un homme à devenir un martyr-meurtrier, à se sacrifier tout en cherchant à réaliser un carnage. Par exemple, c'est précisément l'effondrement des idéologies du XX^e siècle qui a réveillé de violents sentiments identitaires auxquels l'islamisme répond.

Les démocraties libérales, par leurs modes de gestion capitaliste de la société, ont instauré une rupture de dialogue qui justifie pour certains le

recours à la violence. Selon J. Derrida (2004, pp.180-181), le mode de gestion capitaliste des États contemporains explique cette furie de la violence :

Au cours des derniers siècles, dont il faudrait réétudier soigneusement l'histoire (absence d'une époque des Lumières, colonialisme, impérialisme, etc.), se sont accumulées les prémisses d'une situation géopolitique dont nous ressentons les effets aujourd'hui, en premier lieu le paradoxe d'une marginalisation et d'une paupérisation dont le rythme est proportionnel à l'accroissement démographique. Les populations concernées ne sont pas seulement privées de l'accès à ce que nous appelons la démocratie (en raison de l'histoire que je viens d'évoquer d'un mot), elles sont même dépossédées des richesses dites naturelles qui se trouvent sur le sol, le pétrole en Arabie Saoudite, par exemple, ou en Irak, ou en Algérie même, l'or en Afrique du Sud et tant d'autres minerais ailleurs. Elles en sont dépossédées et par les propriétaires, c'est-à-dire les vendeurs, et par les exploitants et les clients, en vérité par le jeu des alliances ou des transactions plus ou moins pacifiques entre les deux parties. Ces richesses "naturelles" sont en vérité les seuls biens non virtualisables et non déterritorialisables aujourd'hui, et on y trouve la cause de bien des phénomènes dont nous sommes en train de parler. Avec toutes ces victimes de la mondialisation alléguée, le dialogue (verbal et pacifique) n'a pas lieu. Le recours à la pire violence est souvent présenté comme la seule "réponse" possible à la "sourde oreille".

Le terrorisme peut être la réponse à une forme de violence. En ce sens, il est une riposte à une domination, une occupation, une persécution, une discrimination, voire à une humiliation. Il tire sa légitimité de la violence subie, de l'injustice commise à son égard, de l'usurpation de sa terre, des contraintes à l'exercice de sa foi, ...etc. Cette violence subie donne une légitimité supérieure au terroriste, qui s'attribue des qualités de patriotes, de libérateurs, et de révolutionnaires.

Pour l'approche philosophique, le terroriste est perçu comme un antihéros rédempteur. Il cherche à manipuler le désir des citoyens et est fasciné par l'idée de la mort. C'est dire que le terroriste cherche à envoûter les citoyens avec la mort. Les actes de barbarie ou de terreur fascinent les citoyens. Le terroriste est conscient de l'érotisme que véhicule l'horreur, la terreur ou simplement la violence. En créant un sentiment de choc et d'inquiétude⁶, le terroriste veut faire passer à la postérité l'image d'un héros

⁶La transmission via les médias, l'internet et les réseaux sociaux de la décapitation de sang froid sur le sol syrien, le mardi 19 août 2014, du journaliste américain James Foley, témoigne de la volonté de marquer l'opinion internationale quant à la détermination de l'État islamique. À cela, on peut aussi citer les images diffusées de Daniel Pearl, martyrisé par Al-

légendaire, à travers des actes tels qu'enlever une personne, tuer un enfant, détourner un avion, tirer sur une foule, rouler à vive allure dans un camion bélier sur une foule ou des voitures lancées sur la foule, des attaques au couteau, ...etc. Aussi l'acte terroriste prouve l'attachement que son auteur a pour la *cause* qu'il défend, c'est-à-dire son zèle dans la défense de Dieu. Une *cause* qui est au-dessus de l'humain. Cette *cause* défendue le hisse au rang de héros et donne sens à son existence chaotique, une existence qui jusque-là était vide de projets.

Le terrorisme peut s'expliquer par des motivations idéologiques ou religieuses. L'idéologie salafiste, c'est-à-dire la pensée de ce mouvement sunnite qui veut repenser l'islam originel, l'islam de la tradition des anciens ou des pieux ancêtres (en arabe, *salaf*) ou encore l'islam des sages compagnons du Prophète, pour le faire revivre de nos jours, exploite la marginalisation urbaine, la précarité, la misère et les échecs de l'éducation nationale. Par ailleurs, cette idéologie salafiste proclame que l'islam détient la vérité et que les autres monothéismes sont dans l'erreur. La primauté de l'islam est absolue. L'islam doit régir la société. Par conséquent, il devient impératif de combattre les autres monothéismes, d'appeler au djihad contre tous les mécréants. Nous assistons à ce que J. Rogozinski (2017, p.60-61) qualifie de :

Croyance *mortifère* au sens strict, puisqu'elle apporte la mort-la leur et celle de leurs victimes-, mais qui est maintenue par l'espoir d'une vie éternelle. Si elle peut sembler absurde ou délirante à nos yeux, elle n'en est pas moins une motivation essentielle des auteurs d'attentats-suicides, ainsi que le montrent leurs déclarations et les testaments qu'ils ont laissés.

La question du sacrifice de soi, de l'*auto-sacrifice* est motivée par le principe que la mort d'un martyr est la garantie d'une vie éternelle. L'"islamophobie" tant décriée de la société occidentale, perceptible pour certains dans la "profanation" du Prophète, à travers les caricatures et les commentaires des journaux sur l'islam, peuvent justifier des actions terroristes. La quête du transcendant dans une société désincarnée ou de consommation comme celle de l'Occident et de toutes les cultures assimilées à la civilisation occidentale incitent au jihadisme. En effet, constate Farhad

Qaïda en Afghanistan en 2002. Toutes ces images ont choqué l'opinion publique internationale.

Khosrokhavar (2016, p.58), « ce que cherchent les jeunes, c'est un principe transcendant leur dictant au nom d'un Dieu au-delà de l'humain, une éthique par-delà toute incertitude ». Le manque d'utopie propre à la société occidentale est symptomatique du désarroi des jeunes occidentaux. D'où cette précision de F. Khosrokhavar :

Dans les sociétés européennes où plus aucune utopie crédible ne se profile à l'horizon, c'est la "dystopie" de Daech, son utopie régressive et répressive, qui semble emporter l'adhésion de ces jeunes "à la recherche du sens perdu", sens qu'ils trouvent dans une version violente de l'islamisme en rupture avec leur quotidienneté faite d'une vie paisible dans cette partie de l'Europe apaisée et sans expérience de la guerre depuis sept décennies. La "griserie" guerrière sanctifiée par l'islamisme radical sous forme de djihad anime beaucoup de jeunes hommes, rêvant d'une vie intense et héroïque.

La terreur pratiquée par le terroriste religieux revêt, selon M. Savadogo, "une radicalité particulière" et dépasse l'hostilité habituelle connue. Cette hostilité particulière que voue le terrorisme ou le djihadiste,

Ne se contente pas de rechercher la domination de l'adversaire, mais poursuit son anéantissement.

Une telle hostilité est l'expression de la transcendance du commandement absolu auquel le combattant terroriste est censé obéir. La transcendance de la parole religieuse qui guide le terroriste justifie la radicalité de la violence à laquelle il a recours. (M. Savadogo, 2016, p. 69).

En d'autres termes, le message religieux est absolu et cet absolu régit tout dans la vie ici-bas.

Mais, précisons que le terrorisme djihadiste n'est réductible à aucune de ses motivations. En somme, on peut avoir recours au terrorisme dans le but de détruire l'État, comme c'est le cas des anarchistes ou des nihilistes. Le terrorisme peut chercher à se séparer d'un État, dans le cas par exemple des nationalistes, des indépendantistes ou anticolonialistes. La pratique du terrorisme peut viser à contraindre l'État à libérer un prisonnier, à cesser d'aider un pays. Notons que la pratique du terrorisme vise aussi à provoquer un chaos, à travers des attentats sans distinction. Les justifications peuvent être entre autres rattachées au règne de Dieu, à l'écologie, au racisme, à la défense des animaux, ...etc.

Dans tous les cas, le terrorisme ambitionne, non seulement, de mettre fin à l'État, mais aussi, d'obtenir l'adhésion de l'opinion. Il voue une hostilité manifeste à toutes les institutions de l'État démocratique comme la justice, la police et l'armée. Il s'attaque aussi aux fonctionnaires, aux élites, aux

représentants de la classe, de l'ethnie, de la religion au pouvoir, aux partisans de l'ordre établi. Il cherche à désorienter l'opinion, à réduire progressivement l'opinion publique, d'abord, à l'autocensure, ensuite, au silence, enfin, à empêcher l'opinion de réfléchir. En créant la psychose au quotidien et dans la vie du citoyen et en paralysant l'activité sociale, le terrorisme oblige l'État à s'organiser afin de protéger les citoyens. Cette organisation de l'État passe par une présence permanente des policiers ou des forces de l'ordre dans les rues, une démonstration de la puissance de l'État à l'aide des armes et des forces de l'ordre bien visibles. Une telle réaction de l'État montre toute sa faiblesse. Elle participe aussi à la réalisation d'un des buts du terrorisme, qui est d'agir sur l'imaginaire collectif. Pour le terroriste, il faut affaiblir l'État en niant sa légitimité et en mettant en cause sa crédibilité morale. L'ensemble de ces actes de terreur contribue à faire connaître les organisations terroristes. Selon F.-B. Huyghe (2016, p. 11),

Tout acte terroriste est publicitaire en ce qu'il cherche à attirer une attention maximale, et symbolique parce que, quand il frappe un homme (ou, éventuellement, un bâtiment, un monument, etc.), la cible touchée est censée représenter beaucoup plus qu'elle-même. La victime est là comme signifiant d'un signifié détesté : un fonctionnaire pour l'État, un policier pour la Répression, un banquier pour le Capitalisme, un juif pour les crimes sionistes, les *Twin Towers* pour l'orgueil idolâtre de l'Amérique, un jeune qui assiste à un concert pour Paris capitale de l'iniquité, un contribuable pour le gouvernement qui bombarde le califat, un passant devant une mosquée pour les chiïtes hypocrites complices de l'Iran et ainsi de suite.

Une ferme volonté de faire de la propagande par les actes de terreur accompagne tout acte terroriste. L'action terroriste est théâtralisée comme un spectacle pour l'histoire, qui vise à entrer dans l'histoire ou veut accélérer l'histoire. Les réseaux sociaux sont intensément utilisés cette fin, c'est-à-dire promettent non seulement la mise en scène de la barbarie djihadiste, mais aussi et surtout enrégimentent et recrutent des jeunes pour accomplir les attentats-suicides. Au-delà de cet ensemble de données sur le terrorisme, analysons les approches de Jürgen Habermas et de Jacques Derrida.

3. Les Leçons d'un dialogue entre Habermas et Derrida sur le terrorisme

L'analyse du terrorisme comme un concept, une notion générale, abstraite et nommant des réalités aussi diverses, commence véritablement dans la période contemporaine avec le crime monstrueux du « 11 septembre 2001 », perpétré par Al-Qaïda sur le territoire américain en attaquant les tours du World Trade Center⁷. Ce 11 septembre marque un tournant dans l'approche de la notion de terrorisme. Les attaques de ce jour ouvrent une nouvelle dimension du phénomène du terrorisme en détruisant les hautes tours de Manhattan, symbole de la puissance de la nation américaine. À partir de cette date, le terrorisme est devenu global ou mondial et marque l'entrée de l'humanité dans le troisième millénaire. Malheureusement, malgré l'ampleur de l'horreur suscitée par les destructions du « 11 septembre 2001 », les membres du Conseil de sécurité de l'Organisation des Nations Unies (ONU) n'étaient pas parvenus à une définition unanime du terrorisme. Il a fallu attendre la résolution 1566 de 2006 pour que le Conseil de Sécurité de l'ONU donne sa définition du terrorisme comme

les actes criminels, notamment ceux dirigés contre des civils dans l'intention de causer la mort ou des blessures graves ou la prise d'otages dans le but de semer la terreur parmi la population, un groupe de personnes ou chez des particuliers, d'intimider une population, ou de contraindre un gouvernement ou une organisation internationale à accomplir un acte ou à s'abstenir de le faire⁸.

Dans l'ouvrage d'entretien avec Giovanna Borradori, *Le "concept" du 11 septembre*, J. Habermas (2004, p. 58) estime que le terrorisme a pris une autre dimension. De son analyse des attaques du 11 septembre, il distingue trois types de terrorisme : l'action violente pratiquée à l'aveugle (le cas du terrorisme palestinien), la guérilla paramilitaire ou des guérilleros (le cas des mouvements de libération), dans laquelle l'adversaire est connu et où la finalité des actions de terreur se résume à la prise du pouvoir. Ces deux

⁷ Deux avions de lignes commerciales pilotés par des islamistes provoquent des crashes sur des buildings ou des immeubles aux États-Unis. Ces attaques suicides ont détruit le *world Trade Center* de New York, les deux tours jumelles de Manhattan ou les *Twin Towers*, lieu économique du capitalisme mondial.

⁸ *Droits de l'homme, terrorisme et lutte anti-terrorisme*, Haut-Commissariat des Réfugiés, fiche d'information n° 32, novembre 2009.

formes de terrorisme laissent percevoir un profil “partisan”, qui les attachent à des lieux ou qui les localisent à des territoires précis. Et le troisième type, le terrorisme actuel ou mondial, celui constaté depuis les attaques du 11 septembre, comporte une nouvelle dimension et un élément très significatif, qui de l’avis de Habermas (2004, p. 58), permet de le signifier : « on ne sait pas réellement qui est l’adversaire. La personne d’Oussama Ben Laden remplit plutôt une fonction de lieutenant ». En outre, la finalité politique n’est pas connue. L’adversaire n’est pas identifié. L’administration publique se trouve dans l’incapacité d’établir une évaluation réaliste du risque :

Aux États-Unis et en Europe, on ne peut pas délimiter le risque ; il n’en existe pas de mesure réaliste, ni quant à la nature des attentats possibles, ni quant à leur échelle, ni enfin quant à leur probabilité ; il n’existe d’ailleurs même pas de délimitation géographique déterminant les régions qui pourraient être frappées. (Habermas, 2004, p. 59).

Ce qui revient à admettre que les États ne peuvent, dans la plupart des cas, que surréagir aux attaques terroristes. En somme, ce terrorisme se singularise par son aspect insaisissable et intangible, sa puissance de destruction et de tuerie en masse, contribuant ainsi à approfondir la crise des institutions démocratiques libérales et à délégitimer l’autorité de l’État.

Le terrorisme global ou mondial auquel nous assistons, tire son origine de la désillusion que des régimes nationalistes autoritaires ont suscitée. Tel est justement le cas des pays comme l’Iran, l’Irak, l’Arabie Saoudite, ...etc., qui ont réussi à transformer la religion en puissant facteur d’engagement plus que tout autre facteur ou motif. De ce constat, on comprend aisément, l’interprétation habermassienne du terrorisme comme une profonde déformation de la communication, une incompréhension ou une pathologie de la communication. Habermas (2004, p. 68) établit ce diagnostic de l’origine du terrorisme en analysant ce qui se passe dans l’espace public :

Lorsque *la communication est perturbée*, lorsque la compréhension ne se réalise pas ou mal, ou lorsque la duplicité ou la duperie s’en mêlent, des conflits apparaissent qui, si leurs conséquences sont suffisamment douloureuses, sont déjà tels qu’ils atterissent chez le thérapeute ou devant le tribunal. La spirale de la violence commence par une spirale de la communication

perturbée qui, *via* la spirale de la défiance réciproque incontrôlée, conduit à la rupture de la communication.

La détérioration de la communication peut susciter un repli dans l'intégrisme religieux. Celui-ci est une réaction violente à cette impossibilité de communiquer. Cette réaction violente est multiforme : des enlèvements, des flagellations, des lapidations, des détournements d'avions, des meurtres, des décapitations, des massacres ou des explosions à grande échelle, etc.

J. Derrida évoque « le “concept” du 11 septembre » comme un événement qui va “faire date”, inoubliable... Cette date donne l'impression de relever d'un “*major event*” (2004, p.136). Un événement qui relève du “terrorisme international” et dont il est difficile de saisir la singularité. En effet, c'est un *major event* « dans la mesure où le traumatisme qu'il a infligé aux consciences et aux inconscients ne tenait pas à ce qui s'était passé mais à la menace indéterminée d'un avenir plus dangereux que la guerre froide » (2004, p. 155). Le concept de terrorisme est une catégorie politique. Il comporte une charge politique lourde et équivoque. Selon J. Derrida, il peut recouvrir plusieurs formes : le terrorisme national, le terrorisme international, le terrorisme *an-étatique* et le terrorisme d'État. Pour J. Derrida (2004, p. 151), la terreur mise en évidence par les terroristes se caractérise par “une invisibilité anonyme de l'ennemi”, une “origine indéterminée de la terreur”, “une absence de figure (individuelle ou étatique)”. Aussi, on observe que tous ces actes de terreur ne visent pas nécessairement la conquête, la libération d'un territoire, la fondation d'un État-nation. Ces distinctions contribuent à préciser la particularité du terrorisme, on peut y ajouter encore, selon J. Derrida (2004, p. 154-155) :

Si cette violence n'est pas une “guerre” interétatique, elle ne relève pas non plus de la “guerre civile” ou de la “guerre des partisans”, au sens défini par Schmitt, dans la mesure où elle ne consiste pas, comme la plupart des “guerres de partisans”, en une insurrection nationale, voire en un gouvernement de libération destiné à prendre le pouvoir sur le sol d'un État-nation (même si l'une des visées, latérale ou centrale, des réseaux “Ben Laden”, c'est de déstabiliser l'Arabie Saoudite, alliée ambiguë des États-Unis, et d'y installer un nouveau pouvoir d'État). Si même on persistait à parler de terrorisme, cette appellation couvre un nouveau concept et de nouvelles distinctions.

L'usage fréquent du concept de "terrorisme international" dans les discours politiques ne permet pas de comprendre, de percevoir ce qui constitue les critères spécifiques de ce terrorisme, qui le distinguent de ceux du terrorisme ordinaire, comme le terrorisme national. Qu'est-ce qui différencie les terrorismes national et international ? Par exemple, s'interroge J. Derrida (2004, p.159), le

terrorisme des groupes armés qui ont imposé la fondation et la reconnaissance de l'État d'Israël, était-il national ou international ? Et celui des divers groupes de terroristes palestiniens aujourd'hui ? Et les Irlandais ? Et les Afghans qui se battaient contre l'Union soviétique ? Et les Tchétchènes ? À partir de quel moment un terrorisme cesse-t-il d'être dénoncé comme tel pour être salué comme la seule ressource d'un combat légitime ? Ou inversement ? Où faire passer la limite entre le national et l'international, la police et l'armée, l'intervention de "maintien de la paix" et la guerre, le civil et le militaire sur un territoire et dans les structures qui assurent le potentiel défensif ou offensif d'une "société" ?

Il faut admettre qu'il est difficile de discerner clairement les notions de guerre et de terrorisme, de terrorisme d'État et de terrorisme non étatique, de terrorisme national et de terrorisme international. Dans sa tentative de mettre en question cette notion passe-partout, J. Rogozinski (2017, p. 30) observe que :

Terrorisme est un mot qui, par lui-même, terrorise, et la sidération qu'il provoque tend à interdire toute réflexion sur ce qu'il signifie. Constatons d'emblée une anomalie. Le suffixe "isme" qualifie en général une doctrine politique, philosophique ou religieuse dont les adeptes se réclament ouvertement. Or, aucun mouvement ne s'est jamais défini lui-même comme "terroriste". Même lorsque certains se donnent pour but explicite de terrifier leurs ennemis – et c'est le cas des djihadistes –, ils continuent de se désigner autrement, comme des combattants, des partisans, des résistants, des militants révolutionnaires ou "soldats du Califat".

En d'autres termes, le terroriste désigne toujours *l'autre*. Il renvoie, donc, à une tierce personne, c'est-à-dire l'ennemi que l'on combat. L'usage du pseudo-concept de terrorisme, du point de vue de Derrida n'explique rien, mais a seulement pour but de dénoncer ou de remplir une « fonction purement polémique » (J. Rogozinski, 2017, p.30) L'usage de ce concept et son adoption dépendent des rapports de force sur la scène internationale. Par exemple, ce même qualificatif a pu nommer des organisations comme le *Congrès national africain* (ANC) et des personnages comme Nelson Mandela et Oussama Ben Laden. Ces rapports de force finissent par dégager un

pouvoir dominant, qui impose, légitime et légalise un concept donné avec son sens ou sa signification. Et le concept de terrorisme appliqué aux activités de telle organisation politique, telle coalition armée, relève de la prérogative du pouvoir hégémonique.

Conclusion

L'usage du terme de terrorisme remonte à la fin du XVIII^e siècle. Un emploi intrinsèquement lié au contexte politique de la France de l'époque. À travers l'histoire de l'emploi du terme de terrorisme, on se rend compte qu'il s'agit d'un phénomène mutant, diversifié et qui se propage dans le monde. Le mot "terrorisme" est devenu de nos jours un concept. Et comme concept, il est complexe et polysémique. Le concept de terrorisme nomme plusieurs formes de violence, de barbarie, de terreur. Il désigne toute action meurtrière visant à créer la psychose au sein des populations et à obliger les institutions étatiques à mener une guerre asymétrique, non conventionnelle avec un ennemi qui peut être n'importe qui et qui utilise divers moyens. L'élément le plus caractéristique du terrorisme djihadiste est la difficulté de prévenir les attentats terroristes. Le terrorisme est souvent justifié comme une réplique, une réaction à une situation d'injustice subie, à une négation d'une identité religieuse, ethnique, à une dépossession de la terre, du sol, etc. Les causes et les manifestations sont multiples. Les conséquences sont désastreuses pour la vie sociale, l'économie, le vivre-ensemble. Le terrorisme paralyse la vie d'une société, d'un État. Il oblige l'État, dans sa lutte pour le juguler, à admettre son existence, à en parler ou à communiquer avec son opinion, contribuant ainsi à faire connaître davantage la cause des terroristes et à lui reconnaître un statut, une visibilité et un objectif.

Le terrorisme, du simple fait de son existence, appelle à le combattre. Cet appel à le combattre, dans nos sociétés démocratiques, est un combat contre l'intolérance, un combat contre la négation de l'autre, afin d'affirmer la liberté et de protéger les droits de tous. Pour cela, il faut récuser tout discours extrémiste, tout discours radical, même si cela peut être interprété comme une atteinte à la liberté d'expression. Car toute liberté d'expression qui brise la vie en communauté devient sa propre négation. Quelle peut-être la valeur d'une liberté qui institue des conflits ? Ce combat doit être

multiforme, c'est-à-dire intellectuel, politique, judiciaire, militaire etc. J. Derrida (2004, p. 184) avertit : « Si les intellectuels, écrivains, savants, professeurs, artistes et journalistes ne se rassemblent pas pour se dresser, avant toute autre chose, contre ces violences, leur démission serait à la fois irresponsable et suicidaire. » Un avertissement devenu plus qu'urgent, car nous sommes passés de la menace terroriste à une menace, de plus en plus, effrayante, de nos jours, la menace islamiste militante ou djihadiste.

Références bibliographiques

- APTER David E., 1988, *Pour l'État contre l'État*, traduit de l'américain par A.-R. Maisonneuse-Arcauz, Paris, Économica.
- BAROT Emmanuel, « Du caractère historique des concepts de terreur et de morale révolutionnaires », *Cahiers philosophiques* 2010/1 (N°121°), p. 9-32. DOI 10.3917/CAPH.121.0009
- BAVEREZ Nicolas, 2018, « Quelle défense face aux nouvelles menaces ? », in *Commentaire*, n° 161, p.31-45.
- CILLIERS Jackkie, 2004, « L'Afrique et le terrorisme », in *Afrique contemporaine*, n° 209, p.81-100.
- Courrier international*, n° 1401 du 7 au 13 septembre 2017, « Anatomie de la terreur », p. 16-22.
- DERRIDA Jacques et HABERMAS Jürgen, 2004, *Le « concept » du 11 septembre*, entretiens avec Giovanna BORRADORI, traduit de l'allemand par C. BOUCHINDHOMME, traduction de l'anglais (États-Unis) par S. GLEIZE, Éditions Galilée.
- HUYGHE François-Bernard, 2016, « Le terrorisme : ses moyens, ses visées. Tuer pour dire », in *Cahiers français*, « Les démocraties face au terrorisme », n° 395, pp.8-12.
- KHOSROKHAVAR Farhad, 2016, « Les ressorts de la radicalisation islamiste dans les démocraties occidentales », in *Cahiers français*, « Les démocraties face au terrorisme », n°395, pp.55-60
- ROGOZINSKI Jacob, 2017, *Djihadisme : le retour du sacrifice*, Paris, Éditions Desclée de Brouwer.

- SAVADOGO Mahamadé, 2016, « La place de l'autre dans la culture de la paix », in *Vivre Ensemble. Quelles perspectives au Congo ?*, sous la direction de Jean De Dieu Kourissa, Paris, L'Harmattan, p. 63-78.
- SERENI Constance et SOUYRI Pierre-François, 2015, *Kamikazes*, Flammarion.
- SZEPIELAK Dominique, Janvier 2018, « Terrorisme (s) et effraction(s) », in *Contre Terrorisme*, n°1, p.64-65.
- ŽIŽEK Slavoj, 2008, *Robespierre : entre vertu et terreur* (Slavoj Žižek présente les plus beaux discours de Robespierre), traduit de l'anglais par Christophe Jaquet, Paris, Éditions Stock.